

L'Émergence d'une Littérature Africaine en N'ko : De la Poésie au Roman. (SUITE)

Si certains poèmes de Soulemana Kanté portent le sceau d'un engagement politique ou de nationalisme culturel, ceux de Karifala Béréte s'interrogent toujours sur la mort. Pour ce dernier, toute la vie de l'être humain a pour sens l'élévation vers Dieu. Exactement, comme le maître des Diallobés dans le roman francophone « Aventure Ambiguë » de l'écrivain sénégalais Cheik Amidou Kane, Karifala Béréte, de conviction modeste, pense que la vie n'a de sens qu'en menant vers une mort heureuse.

Le Précédent de douleur, adressé à sa défunte mère, est l'hommage d'un fils, la reconnaissance de sa bonté. Axé autour de deux principaux centres d'intérêts, l'accent est mis sur la fatalité de la mort. Faut-il pleurer la mort de sa maman ?

. **Dans la première partie du poème**, l'auteur estime que ce n'est pas nécessaire qu'il pleure : il regrette le fait que la mère, prénommée Sarata, soit partie sans lui, car la mort s'identifie à un déplacement d'un lieu vers un autre lieu.

Il ne doit pas non plus pleurer car la seule raison d'un décès est le délai du destin. Parmi les autres raisons : la chère mère est partie sans laisser de péché parce que les musulmans le savent et en sont témoins ; dans la pensée musulmane, une personne n'accède jamais au paradis si elle a fait du tort à quelqu'un ; le fils est assuré qu'il ne mènera pas une vie d'orphelin dans la mesure où son père est polygame et possède de surcroît d'autres femmes qui joueront pour lui le même rôle que sa mère ; il ne se sentira pas seul car il a un frère et une sœur qui lui tiendront compagnie ; la pauvre mère a laissé aussi un toit à ses petits enfants ; le père du poète ne sera pas un veuf car il a deux autres épouses.

Ces raisons citées ci-haut révèlent le fond de la pensée des maninka de la Haute Guinée qui considèrent la famille et ses membres comme un rempart derrière lequel s'abritent les personnes pendant les moments de douleur. Le deuil est atténué grâce à la demeure familiale.

. **Dans la seconde partie**, l'auteur ne peut pas s'empêcher pourtant de pleurer et donne une seule raison à cela : Il n'a jamais pu récompenser sa mère à cause du fait qu'il grandit dans les écoles des Kabas à Kankan et chez les Arabes, bien sûr, avec l'accord de sa mère et de son père. Il remercie Dieu, car la mort n'est pas survenue à son insu. Comme la mère a souffert pour l'élever, et dans la pensée des Maninka, la réussite d'un fils est proportionnelle à la souffrance de sa maman. Les prières du fils accompagneront toujours celle-ci ; chez les mandingues, la seule chose que l'on peut faire pour un mort est de prier pour lui : les personnes disparues n'ont assez de chances que si elles trouvent des soutiens chez les vivants, donc sa maman a cette chance que le fils priera pour elle pendant toute la vie ; la maman ne brûlera pas en enfer parce qu'elle a respecté les recommandations de Dieu et de son mari, or on considère que la clé de la porte du paradis chez une femme se trouve dans les mains de son mari. La mère a nourri et élevé des enfants adoptifs comme les siens ; dans son existence, elle a su être très gentille et bonne avec tout le monde. Le terme « mère » étant synonyme de pitié, cette bonne appréciation est un bonheur pour la disparue et un réconfort pour les vivants. La partie s'achève par une bénédiction aux musulmans et à leur prophète, bénédiction à l'issue de laquelle, le poète demande à Dieu d'élever sa mère auprès de sa grand-mère, disparue plutôt.

Analysons ce poème de deuil de Karifala Béréte comparativement à un autre poème de deuil tiré des contemplations du poète français Victor Hugo :

En septembre 1843, la fille aînée de Victor Hugo, Léopoldine, se noie dans la Seine, à Villequier, avec son mari. La déchirure profonde laissée par ce drame dans le cœur du poète apparaît, entre autres, dans les contemplations.

Dans le poème intitulé (demain, dès l'aube) apparaît l'image d'un père brisé par la douleur (Hugo, 1856). Dans, cette strophe de Hugo, la douleur du deuil est si pesante que la nature extérieure n'a pas d'emprise sur le poète :

*Je ne regarderai ni l'or du soir qui tombe , Ni les voiles au loin descendant vers Harfleur, Quand j'arriverai, je mettrai sur ta tombe
Un bouquet de houx vert et de bruyère en fleur.*

Karifala Béréte vivant dans une famille communautaire affronte quant à lui, la disparition de sa mère avec l'aide de toute sa famille. Au delà de la tristesse profonde de ce poème qui en a fait pleurer plus d'un, Karifala Béréte révèle ici sa conception de la femme idéale et traditionnelle, ici, qu'il identifie à sa mère.

3.3. La période contemporaine ou période post-classique :

Cette étape regroupe la deuxième génération des hommes de lettres en N'ko, celle qui commence des années 1990 à nos jours. C'est une période féconde et riche qui verra l'apparition ou le développement d'autres genres littéraires en N'ko : les essais, les pamphlets, les romans, les nouvelles, les pièces de théâtres.

Si la période classique de N'ko (1949-1990) est, par comparaison, nous l'avons vu plus haut, très proches des XVII et XVIII siècles français, la période contemporaine allant des années 1990 à nos jours ressemblent au XIX siècle français par certains de ses aspects. Cependant, le temps n'est pas encore venu de faire une étude comparative complète de cette littérature avec ses consœurs africaines ou occidentales.

Ici, notre choix d'étude a porté sur deux auteurs:

3.3.1. Le Roman au premier plan :

Bentou Bakary Kaba : né le 25 mars 1953

Originaire du même village que le fondateur du N'ko, Bentou Bakary KABA est né le 25 mars 1953 à Soumankoi, localité située près de Kankan en Haute Guinée. Bien qu'étant issu d'une famille de marabouts, cet auteur est le fils d'un célèbre paysan qui se consacra à l'agriculture et d'une mère malienne, originaire de Sikasso, région frontalière entre le Mali et la Côte d'Ivoire. Il commença par fréquenter l'école coranique à Kankan chez l'imam de la grande mosquée en 1962, puis l'école coranique de Danané (Côte d'Ivoire). Il abandonna ses études coraniques en 1973 pour se consacrer au commerce. S'étant alphabétisé en 1971 en N'ko à Kankan, il poursuivit ses études en N'ko auprès de Soulemana Kanté de 1975 à 1976 à Conakry, de 1977 à 1978 à Bamako (Mali) et enfin de 1986 à 1987 à Conakry.

Au delà de l'image de l'élève fidèle qui suivait son maître en Guinée et au Mali, Bentou Bakary Kaba eut à traverser une épreuve difficile : victime d'un accident de circulation qui faillit lui coûter la vie le 4 décembre 1978 à Conakry, il est alité à l'hôpital Donka de Conakry pendant plus d'une année et subit 3 évacuations sanitaires vers la Roumanie (le premier séjour allant du 20 août 1981 au 10 mars 1984, la deuxième du 16 février 1984 au 30 décembre 1985 et le dernier, du 18 Avril au 6 juin 1987.

Depuis cet accident, il est resté paralytique et s'est consacré dorénavant à l'écriture. Ce polyglotte parlant le malinké peut s'exprimer aussi en français en arabe, en pular, en soussou, en roumain.

Ses publications par ordre d'apparition sont les suivantes:

(**KANTE LA SAYA**= la mort de Kanté), l'oraison funèbre de l'auteur sur la tombe de son maître Soulemana Kanté : C'est une biographie du fondateur de N'ko éditée en 1993 au Caire en Egypte. (à suivre ...)

Auteur : Ibrahima Sory 2 Condé, Sociologue Consultant, Librairie N'ko et Académie N'ko, Conakry.